

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

La différence Fardeau ou privilège?

Michèle Vigeant

Volume 33, numéro 4-5 (196-197), août–octobre 1991

Liberté aux Indiens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60556ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vigeant, M. (1991). La différence : fardeau ou privilège? *Liberté*, 33(4-5), 193–201.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1991

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

MICHÈLE VIGEANT

LA DIFFÉRENCE: FARDEAU OU PRIVILÈGE?

On parle encore de mon ancêtre Tekonotonken, de l'homme fort qui a soutenu sur son épaule toute une charretée de foin pendant qu'on changeait l'essieu brisé.

L'été dernier, j'ai été habitée par l'esprit de mon grand-père maternel, dont les restes sont parmi ceux des ancêtres dans le cimetière de Kanehsatake depuis plus de cinquante ans. Le cimetière est notre terre sacrée où s'empilent, les unes sur les autres, les fosses des disparus de la communauté autochtone parce que le cimetière, trop petit, est coincé entre une route d'asphalte, la 344, et un terrain de golf sur deux autres côtés, et qu'il est aussi complètement étranglé par l'entrée du club de golf d'Oka.

C'est dans la communauté iroquoise de la nation mohawk qu'ont grandi mon grand-père, Onésime, et son frère Jacques, fils de Moïse, dont le nom francisé est Canatonquin. Je n'ai pas connu mon grand-père, enterré le jour de son soixante-quatrième anniversaire, et qui est mort avant ma naissance. Ma mère m'a dit que, dans sa jeunesse, il pilotait les navires qui partaient de Montréal. C'est «en ville» qu'il a rencontré ma grand-mère, Basilise Gauthier.

Elle était de Pointe-Fortune, un petit village situé aux limites de deux provinces, sur la rive sud de la rivière Outaouais, à quelques kilomètres en aval du lac des Deux-

Michèle Vigeant est mohawk. Elle donne à l'Université Concordia de Montréal un cours sur les femmes autochtones.

Montagnes. À l'embouchure, sur la rive nord, se trouve la communauté autochtone de Kanehsatake, dont le territoire est morcelé en damier, et qui cohabite aujourd'hui avec la population allochtone d'Oka.

Au début du siècle, mes grands-parents se sont installés dans le village de Pointe-Fortune. Leur maison était l'une des premières du côté ontarien, à deux pas du Québec. Ce fut le lieu de naissance de ma mère, Rébecca Canatonquin. À cette époque, mon grand-père, qui était contremaître pour le CPR, était responsable de la construction de chemins de fer. C'est en 1911 que la famille a déménagé à Hudson, en face de Kanehsatake. Les parents, leurs six filles et leurs trois garçons se sont intégrés à la communauté environnante, à la fois anglophone, francophone et amérindienne.

En ce temps-là, selon ma mère, nos voisins habitaient loin. Il arrivait régulièrement que toute la famille aille danser de l'autre côté du lac. En hiver, on le traversait à pied, parfois en *sleigh* tirée par des chevaux. L'été, l'un des jeunes avait une embarcation à moteur, les autres, une chaloupe à rames. On allait aussi dans les fêtes des villages voisins. Quand ma mère a rencontré mon père, elle connaissait déjà plusieurs cultures différentes. Mon père, Roland Vigeant, a passé une grande partie de sa jeunesse à voyager au Québec. Il connaît les routes de certaines régions comme le creux de sa main. Quand je voyage avec lui, il me raconte le chemin qu'il a parcouru. Par exemple, il me parle de l'aide qu'il a reçue d'un fermier pour entreposer son camion lors d'une tempête épouvantable, ou quand le baril de mélasse s'est écrasé au beau milieu du chemin et qu'il a fallu faire venir les pompiers pour nettoyer la route au jet d'eau.

Au début des années quarante, mes parents se sont installés à Montréal, au cœur du Plateau Mont-Royal, au coin des rues Gilford et Saint-Hubert. Je me souviens du temps où l'on distribuait le lait de porte en porte dans des

voitures à chevaux. Des employés municipaux nettoyaient le crottin des rues. Dans la ruelle, à côté de chez-moi, il y avait une remise où l'on mettait en hiver les blocs de glace couverts de bran de scie, qui étaient destinés aux glaciers des cuisines du quartier. Nous habitions un trois-pièces au deuxième. À côté de la petite cour noire et sale qui nous séparait et, donnant sur le trottoir, il y avait la boutique de Tom Chu, le Chinois qui faisait la buanderie dans le quartier. Chaque paquet était impeccablement emballé dans un papier brun et était marqué de caractères chinois qui me semblaient mystérieux. La télévision est arrivée quand j'avais 7 ans et a remplacé les soirées familiales. Je me souviens particulièrement d'un soir où toute la famille jouait au ping-pong dans la cuisine. Il y avait le feu dans le hangar qui était adjacent à la maison, et je voyais les flammes de la fenêtre, là, à quelques pieds.

Depuis lors, j'ai habité plusieurs quartiers de Montréal. Au cours des années soixante-dix, comme beaucoup d'autres à l'époque, j'ai entrepris une sorte de retour aux sources. J'ai vécu dans la nature pendant quelque temps.

Les occasions de me rapprocher de mes origines autochtones se sont multipliées grâce à des expériences de travail et pour des raisons personnelles. Les liens avec ma famille qui vit à Kanehsatake ont été renoués de façon plus étroite, ce qui m'a mise en contact avec mes racines iroquoises. J'ai découvert une façon de penser et de vivre qui m'a nourrie, m'a aidée dans ma recherche d'identité et a éclairé le futur.

Après avoir vécu de multiples expériences, et au moment où prenait fin le projet de construire une maison (pour moi et quelques autres) dans les Laurentides, j'ai décidé de retourner aux études pour vérifier les idées que j'avais développées sur le terrain à travers une approche qui se voulait critique des savantes théories institutionnalisées.

J'étais dans la trentaine et j'étais chef de famille; j'ai

donc occupé maints emplois pour pourvoir aux besoins de ma famille.

Ne pas faire comme cela doit se faire, telle une rebelle, réfugiée dans mon pays que je transporte au-dedans de moi. Multi-éclatée, multi-culturée. Je veux réaliser pleinement tout ce que je connais de moi: qui je suis, d'où je viens, où je désire aller. L'utopie, s'il-vous-plaît, rien de moins.

C'est pour ça que je fais si peu souvent ce qui est attendu.

Quand t'arrives pas à trouver ta place dans l'espace social parce que tu as été élevée dans le droit à la liberté. Et que tu dois grandir dans un monde qui veut sans cesse te limiter, te dire comment être et agir.

Mon cheminement personnel a été au départ plus intuitif qu'intellectuel. J'observais et m'identifiais peu à mon entourage.

Je me souviens avoir dit mes convictions sur le droit à la liberté pour découvrir la différence.

Ma conscience accrue de l'exploitation des travailleurs, des inégalités entre les sexes, les races, les âges, a défini de plus en plus mon orientation. Ces luttes sont des jalons importants de mon apprentissage et sont encore des repères significatifs dans mon cheminement actuel. J'avais besoin d'un cadre philosophique pour donner une perspective et un sens à ma vie.

Une démarche en spirale, de l'intérieur vers l'extérieur, et de là vers l'intérieur.

J'ai vécu dans la forêt, seule avec mon enfant, pendant dix saisons consécutives. J'ai compris la relation entre la nature et moi. Ma conscience écologique s'est éveillée. J'ai

cherché à comprendre pourquoi l'être humain se donnait le droit de dominer, de contrôler la nature, même au détriment de la vie. Et j'ai vu un système social, économique et politique qui hiérarchisait les différences. Tout est mis en place pour soumettre la réalité au profit capitaliste. C'est un suicide collectif, même pour ceux qui possèdent le capital.

Au début de ma quête, des éléments de solutions se sont offerts dans la philosophie orientale où les oppositions existent à travers un rapport d'alternance plutôt que de domination.

C'est cette polarité qui devient le tout.

Ne pas accepter d'être définie, catégorisée, ne pas être faite d'un seul morceau. En même temps, communiquer pour faire obstacle à l'aliénation qui assombrit parfois la conscience de sa solitude, de sa différence.

Je ne suis ni seulement une professionnelle, ni seulement une professeure, ni seulement une mère. J'ai encore tant de désirs à réaliser. Il me faut m'accomplir dans un aller-retour entre faire et apprendre.

J'en suis à terminer la scolarité du doctorat, et chaque jour je me rends compte que je sais fort peu de choses. Du moins, je sais que toutes les idées sont des conceptions humaines, et que je peux en inventer qui me plaisent et qui me conduisent vers un devenir possible.

Décrire le personnage sous celui que l'on connaît en apparence.

Je me vois comme étant le résultat d'une profonde recherche d'identité, d'appartenance. Une énergie me transporte au-delà du personnage que je suis. Je suis passionnée

par ce petit point que représente ma vie dans l'immense continuité universelle.

Ce moi est fragmenté, parce que j'ai été confrontée à de multiples cultures dès le début de mon existence, à travers ma mère autochtone, une Mohawk originaire de Kanehsatake, à travers mon père, un Québécois francophone, «de souche», comme on dit. Dès le premier jour, j'ai été imprégnée sans m'en rendre compte de Mohawk et de Québécois, et j'ai découvert au fur et à mesure ma double culture.

Avec le temps, j'ai connu d'autres cultures: écossaise, irlandaise, britannique, anglo-québécoise, juive, noire américaine, haïtienne, et d'autres encore...

Un lien instantané s'est établi avec le jazz, le blues. Le «folksong» des années soixante a marqué le début de mon intérêt pour la musique populaire. C'est à vingt ans que j'ai connu les chansonniers québécois. Pourtant, lorsque j'étais en troisième année du primaire, je chantais, dans la salle de l'école Laurier, les chansons de Félix Leclerc.

Ma culture en est une d'adaptation. Il y a longtemps que j'ai reconnu la différence, que je refuse l'assimilation. Je suis fière de mes origines amérindiennes.

Un jour, au début des années cinquante (je crois que c'était à l'école, le jour de la rentrée), ma mère m'a prévenue avant de partir de ne pas dire d'où j'étais afin de ne pas être appelée «maudite sauvagesse».

Mais j'avais déjà appris la liberté qui vient avec la culture amérindienne, le droit d'être soi-même. À quatre ans, déjà, je découvrais en tricycle les rues de mon quartier.

Comme la moitié de ma parenté est québécoise et francophone, je connais les multiples expressions de cette culture d'origine française.

Ou je suis multi-, ou je suis entre les cultures. Solitaire flot caméléon en mouvance, en expansion, pour survivre. Un va-et-vient entre le privé et le public, avec un changement de masques pour équilibrer le personnel et le collectif. Être social, être humain. Tu ne peux être «acculturé» quand tu es «multi...» ou «entre...». Serais-tu «inter...»? Interculturel?

D'arriver à se reconnaître, n'est-ce pas là le défi pour la plupart d'entre nous qui sommes divisés par l'individualisme, par la consommation, par la peur de la différence, par l'isolement? D'arriver à voir comment on se ressemble, d'admettre notre besoin de coopération pour survivre?

J'ai appris à être moi. Ce qui ne coïncide pas avec les prescriptions de la société dominante, les normes attribuées aux femmes, par exemple, le fait de s'affirmer.

Depuis les années soixante, j'observe le bouleversement des valeurs qui fait éclater les fondements traditionnels des sociétés. C'est une crise des modèles qui se reflète de façon globale sur la terre.

La nature se révolte, épuisée par l'exploitation de ses ressources, et menace la vie sur la planète. Toutes les espèces vivantes, y compris les êtres humains, sont en voie de disparition à moins que...

Ma priorité va à une prise de conscience collective de l'urgence planétaire. Mes préoccupations se tournent vers l'éducation.

Ensemble, pour élaborer un projet de société qui apporte des solutions.

Je développe des façons de travailler sur moi-même afin de reculer mes limites et réaliser ce que je souhaite. Je m'abandonne aux circonstances imprévues. Je refuse d'être

figée, d'empêcher la réalisation de mon potentiel. Je veux aller au bout de mes désirs avec fermeté et sans contrainte. Pourquoi ne pas essayer le tout pour le tout, tant qu'à y être?

Comment être libre, en tant qu'individu, dans une collectivité qui ne l'est pas? Enrayer l'engrenage d'une civilisation destructrice? Subvertir cette société qui stéréotype, qui encourage les divisions, qui est dominatrice.

Je m'y suis toujours sentie étrangère; ce qui m'a longtemps gardée dans un état adolescent.

C'est finalement la spiritualité amérindienne qui m'a inspirée et qui continue de le faire. La philosophie des peuples originaires des deux Amériques ne sépare pas le corps et l'esprit. C'est la philosophie du Tout, une vision cosmique où les êtres humains existent au sein d'une relation globale. La terre nourrit l'être humain qui en a la garde et qui a le devoir de la protéger.

La terre entretient la vie, fournit ce qui est utile, ce qui est bon et beau. Comme l'air et l'eau, elle ne peut être divisée, ni possédée. Elle nous est prêtée par les enfants qui vont naître, et doit être partagée entre humains, animaux et végétaux — tous vivants. La terre est terre-mère, partout, sans frontière.

L'essentiel de la spiritualité amérindienne est la reconnaissance de la relation qu'entretiennent entre eux les éléments de l'univers qui continuent d'exister à cause de cette interdépendance.

Chez tous les peuples amérindiens, les rites sont des cérémonies qui entretiennent les rapports sacrés avec l'univers. L'être humain se doit d'aider à maintenir tous les êtres vivants dans le grand cercle sacré de la vie. Chaque personne doit découvrir sa propre vision, sa contribution unique à la

société, son devoir étant de travailler pour le Grand Esprit et pour le respect de la vie.

Les sociétés originaires d'Amérique se sont développées selon ce modèle; une organisation sociale égalitaire régit les mœurs des peuples autochtones depuis des millénaires.

L'été dernier, j'ai compris comment la philosophie des peuples originaires d'Amérique peut être une source d'inspiration pour harmoniser le chaos actuel, résoudre la crise des modèles sociaux et cette crise écologique qui dépasse les frontières nationales.

Les légendes des peuples originaires d'Amérique racontent le temps où reviendront les valeurs ancestrales.

Je suis animée par l'idée de faire connaître les différences propres aux peuples autochtones, qui veulent s'inspirer d'une spiritualité respectueuse de la vie et développer une société qui cherche la paix.

L'été dernier, j'ai senti bouger la terre sacrée de Kanehsatake, qui a été secouée par le martèlement des convois militaires venus expulser celles et ceux qui protégeaient notre territoire ancestral, qui défendaient notre culture et nos croyances. Comme mes sœurs et mes frères mohawks, je me suis engagée, et j'ai pris place dans le grand cercle sacré de la vie.